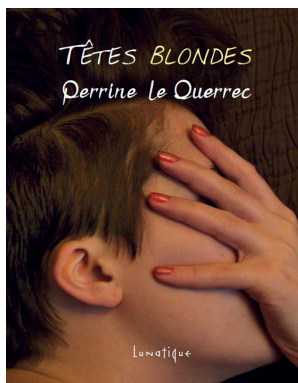


PERRINE LE QUERREC

Têtes blondes



2015 © Éditions Lunatique
10, RUE D'EMBAS 35500 VITRÉ
ISBN 979-10-90424-58-6

Lunatique

EXTRAITS

« Dépêche-toi ! On y va ! »

Porte claquée, elle cavale en tirant sur mon bras, marche trop vite. J'ai des collants gris perle, une minijupe, un manteau de fourrure dans lequel je ne peux pas faire un mouvement, une toque de fourrure, du rouge sur les lèvres, des paillettes sur les yeux. J'ai rien demandé de tout ça. Je veux rien de tout ça. Je voudrais un jean un tee-shirt un vieux pull. Je voudrais avoir les cheveux courts, ne pas me laver, sentir mauvais. Je voudrais un blouson de garçon. Je voudrais être un garçon ou un fantôme ou orpheline ou rien. Je voudrais être rien du tout.

On arrive dans une rue pleine de boutiques, elle se sent mieux ma mère, elle commence à respirer.

« Mais quelle tête tu as. Redresse ton menton, ne me fais pas honte, c'est pour toi quand même qu'on est là ! »

Pas pour moi pour toi pour toi pour toi. Je suis ta vitrine, je meurs de ta honte, je meurs de honte.

Ce silence d'où il la fixait, pendant qu'elle apportait le dîner, pendant qu'elle repassait, pendant qu'elle rangeait l'appartement. Ses silences lorsqu'elle s'enquérissait de ses notes, de ses amis, de sa vie. Tu vas bien ? Tu veux me dire quelque chose ? Tu sais que je t'aime ? Il y a quelque chose qui ne va pas ? Tu as besoin de moi ? Tu ne veux pas me parler un peu ? Un mot ? Non ?

Il avait 10 ans, il entrait au collège. Il avait refusé qu'elle l'accompagne.

« Je n'ai plus besoin de toi. »

Ces premiers mots depuis des mois. Elle avait souri. Il parlait. Le soir elle avait préparé son dîner préféré. Rempli la maison de fleurs. Emballé un livre pour le déposer dans son assiette. Et puis elle s'était assise.

Le silence de l'attente. Vibrant et plein de celui qui va venir.

pp. 33/34

Même lorsque je m'adosse à l'arbre gris qui s'est planté au milieu de la cour et qu'ensemble nous faisons comme si de rien n'était, elles viennent m'encercler, alors je m'écrase

encore plus sur l'écorce de l'arbre, je voudrais entrer tout entière dans la vieille peau de mon arbre-artère, être sourde comme lui, indéracinable, mais les mots des filles finissent toujours par me propulser hors de moi, des mots comme « traînée », « bâtarde », des mots qui habitent et salissent leurs petites bouches, leurs petites bouches sur lesquelles je me rue, que je cogne jusqu'à ce que le sang colore leur moquerie et leur bêtise, jusqu'à ce qu'elles hurlent de leur propre voix.

p. 48

Olivia Case ouvre les yeux, précipite sa main au travers du lit et vérifie que son mari est bien là, à sa place ; puis elle se lève d'un bond, traverse le couloir, écoute à la porte de son fils, entrebâille celle de sa fille. Une petite tente se dresse au centre de la chambre d'Alice, minuscule pyramide de lin qu'Olivia a construite avec sa fille en suivant les plans offerts par l'association Vivre sans maison. Pour Alice, c'est un moyen simple de s'habituer à vivre dans l'exiguïté, de dormir dans le froid et l'inconfort, la toile collée au corps.

p. 53

On regarde droit devant. La route qu'on détricote. Route grise bordée de mer. Route grise, cloques de soleil, cloques de goudron. La mer et les rochers. Mer et pins. Pins et mimosas.

D'ici 50 kilomètres, Else et moi nous changerons de place. D'ici 50 kilomètres, elle sera à côté de Primetime. Primetime pense Else secrètement amoureuse de lui. Else pense Primetime secrètement amoureux d'elle. Ils s'imaginent sillonnant ensemble les routes de la gloire, elle éternellement blonde et minijupe, lui éternellement blond et micro-paillettes. Ils vivent le même rêve sans le partager, sauf leurs cuisses qui se collent pendant un virage, leurs cheveux qui sympathisent pendant un coup de vent, leur show qui s'expérimente pendant les soirées emboîtées.

pp. 64/65